

« Il est décourageant, pour ceux qui aiment et vivent la montagne, d'assister au débat actuel sur l'ouverture des pistes de ski pour Noël. Les professionnels des remontées mécaniques disent : "C'est nous qui faisons vivre l'économie de montagne ; si vous ne nous laissez pas travailler à Noël, la montagne est morte !" Comme s'il n'y avait rien d'autre à faire à la montagne que de skier. (...) Comme si la neige était seulement celle (en bonne partie artificielle) des pistes de ski. C'est pourquoi il est bon de le répéter encore une fois: les pistes de ski sont à la montagne ce que les plages payantes sont à la mer. A la mer, on peut se baigner, se promener, faire du bateau, s'asseoir sur un rocher et lire un livre, trouver une plage libre (...). Il en est de même à la montagne. On peut marcher dans la neige ou sur les sentiers, flâner à travers bois ou s'asseoir au soleil, on peut faire des raquettes et même skier là où on n'a pas besoin de forfait et où il n'y a pas de remontées : cela peut paraître curieux, mais le ski n'est pas né sur les pistes. Et il est beaucoup plus agréable de le pratiquer là où la montagne n'a pas été transformée en autoroute. Il faut aussi répéter cela : une piste de ski, c'est de la montagne déboisée, aplaniée et bétonnée, parcourue par des engins à moteur toute l'année, et qui consomme à l'excès des ressources pour produire de la neige artificielle et faire fonctionner les remontées mécaniques. (...)

Il est vrai que le ski donne du travail à beaucoup de gens, mais il n'est pas dit que ce travail ne puisse pas se transformer (en mieux). Une chose est certaine : en 2020, le tourisme de montagne a connu son meilleur été depuis de nombreuses années, grâce au coronavirus. La pandémie a donné un coup d'arrêt aux voyages à l'étranger et peut-être aussi aux luxes superflus ; le long confinement a donné à beaucoup d'entre nous des envies de vie au grand air, de temps et d'espace pour soi, de promenades en liberté et loin de la foule ; l'obligation ou le choix de travailler à distance ont ouvert une possibilité inattendue, celle de déménager en famille d'un appartement en ville à des lieux plus agréables et spacieux. L'été dernier, en montagne, on a très bien travaillé à la montagne. En termes de qualité aussi bien que de quantité des personnes présentes. Certains vacanciers sont même restés, ils ont décidé de s'installer définitivement (et voici un autre fait certain : dans ma vallée, pour la première fois depuis des années, les inscriptions à l'école maternelle ont connu une augmentation en septembre dernier). Nous qui observons la montagne, qui l'étudions, qui essayons de lui imaginer un avenir, tout cela nous a fait beaucoup réfléchir : une crise avait entraîné de nouvelles privations, mais aussi de nouveaux besoins et de nouvelles possibilités ; peut-être avait-elle amplifié, rendu urgent un besoin qui venait de plus loin ; et en définitive elle ne provoquait pas une décadence, mais plutôt une renaissance. Pourquoi ce phénomène ne devrait-il pas continuer en hiver, avec ou sans les pistes de ski ? Pourquoi réduire le discours sur l'économie de montagne à un "Laissez-nous skier à Noël ?". Peut-être est-ce au contraire l'occasion de découvrir si une autre montagne est possible – avec un tourisme qui consomme moins, soit moins invasif, moins fugace, et se transforme au moins en partie en un repeuplement, en amenant à la montagne non seulement des clients et de l'argent, mais de l'humanité et de la culture. Cette montagne hors-piste, s'il vous plaît, ne la fermez pas. »

Paolo Cognetti

Extraits de la tribune parue dans le quotidien La Repubblica le 26 novembre.

Traduction ©Marie Galey pour la Fondation Facim